

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)[Item](#)[79. Val-Richer, Vendredi 6 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 79. Val-Richer, Vendredi 6 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Les mots clés

[Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Portrait \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1838-07-06

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- Je ne sus pas mieux élevé que vous
- mais je sais mieux ne pas me livrer à ma première impression, ou à une seule de mes impressions et supprimer ou du moins comprimer celle à laquelle je ne veux pas me livrer.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°127/165

### Information générales

Langue Français

Cote

- 283, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/71-76

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°79. Vendredi 6 heures du matin

Je ne suis pas mieux élevé que vous ; mais je sais mieux ne pas me livrer à ma première impression, ou à une seule de mes impressions, et supprimer ou du moins imprimer celle à laquelle je ne veux pas me livrer. Cela s'appelle avoir de l'empire sur soi. J'en ai plus que vous, cela est sûr. Ce n'est pas toujours raison ou vertu, tant s'en faut. C'est bien souvent orgueil, pur orgueil. Je ne puis souffrir de ne pas paraître le maître, ni qu'il soit évident, ne fût-ce que pour moi seul, que je ne fais pas ce qui me plaît. J'étouffe soigneusement mon déplaisir pour ne pas laisser voir que je subis une autre loi que ma volonté. L'impossible m'offense. Je me sens humilié de me débattre sous sa main. J'aime mieux l'accepter. Ce n'est pas votre disposition. Vous ne supprimez rien de ce qui se passe en vous. Tout ce qui est paraît. Vos chagrins, vos déplaisirs, ces désappointements, ces ennuis, ces débats intérieurs dont la vie est semée, vous laisser tout éclater, tout voir. Je n'ai jamais rencontré personne qui conservât tant de dignité au milieu de tant d'abandon. Car vous avez la dignité la plus haute, la plus noble qui se puisse imaginer, et qui ne s'altère jamais au milieu de vos impressions si librement, si vivement manifestés. C'est un des traits les plus originaux de votre caractère, et l'un de ceux qui pour moi, de très bonne heure dans notre relation vous ont le plus mise à part de toutes les femmes. L'abandon, leur est naturel mais il les fait un peu descendre. Vous avez plus d'abandon, plus de transparence, comme vous dîtes, que personne vous restez toujours à votre hauteur. Vous me demandez si je ne vous trouve pas un peu d'humeur. Oui, Madame, quelquefois. J'ai été quelquefois tenté de m'en choquer. Excepté de ma mère, je n'ai jamais supporté l'humeur de personne. Quand la vôtre m'a apparu, je vous aimais déjà beaucoup, beaucoup. L'affection a contenu la surprise. Et puis, j'ai bientôt reconnu la source de votre humeur. Elle ne vient en vous d'aucun défaut, d'aucun désagrément de caractère, ni de susceptibilité, ni de brusquerie, ni d'exigence ni d'attachement aux petites choses. Vous êtes naturellement très douce, très égale, charmante à vivre. Votre humeur ne naît jamais que du chagrin d'un grand, d'un profond chagrin. Il vous indigne, il vous révolte, il s'empare de vous tout entière. Et alors ce qui ne répond pas pleinement à votre chagrin, ce qui n'est pas en harmonie, en parfaite harmonie avec l'état de votre âme, vous donne de l'humeur. L'humeur est pour vous l'une des formes de la douleur. Je vous aime trop, Madame, pour que cette forme là ne s'efface pas devant la profonde sympathie que votre douleur m'inspire. Vous avez cruellement souffert. Mais laissez-moi vous le dire ; je suis plus fait à la douleur que vous, à la douleur morale, comme à la douleur physique. Vos épreuves vous sont venues tard, au milieu d'une vie qui avait été constamment facile, agréable, brillante. Vous n'aviez connu ni le malheur, ni la difficulté, ni la contrariété. Vous n'aviez porté aucun fardeau. Vos émotions même malgré le sérieux de votre naturel, avaient été assez superficielles, et bien loin d'ébranler toute votre âme. Un seul sentiment, le dernier venu, était en vous très puissant et profond. Quand vous avez été frappé, vous avez

éprouvé cette immense surprise, cette révolte intérieure qui accompagne, les premiers chagrins, les chagrins de la jeunesse ; et comme vous n'aviez plus, pour y échapper les ressources de la jeunesse, sa mobilité, sa facilité à se distraire, son empressement à jouir de la vie encore inconnue, vous êtes restée sous l'empire de cette impression de surprise et de révolte. La douleur vous a atteinte tard, et trouvée jeune pour souffrir. Et vous avez souffert avec l'impatience avec l'âpreté de la jeunesse. J'ai éprouvé, j'éprouve encore, en vous voyant souffrir, le sentiment d'un vieux soldat couvert de blessures, qui voit les fatigues, les langueurs, les souffrances d'un jeune homme qu'il aime et qu'il soigne...

10 heures

Je m'étais levé de bonne heure pour vous écrire bien à l'aise. J'ai été interrompu par mes enfants, par ma mère, par Mad. de Meulan, par je ne sais quel incidents insignifiants dans la maison. Voilà le facteur, et il faut qu'il reparte. J'en suis très contrarié. J'ai besoin de causer avec vous. J'ai une infinité de choses à vous dire. A demain. Ou plutôt à ce soir. Je me suis couché hier de bonne heure. Je tombais de sommeil, je ne sais pourquoi. Adieu. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 79. Val-Richer, Vendredi 6 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-07-06

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1639>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Vendredi 6 juillet 1838

Heure 6 heures du matin

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Je ne suis pas mieux élevé que vous ; mais je suis mieux en paix, ou bien à ma première impression, ou à une sorte de ma première impression, et j'apprécierai ou de mieux apprécierai celle à laquelle je ne veux pas me livrer. Elle s'appelle avoir de l'empire. C'est si plus que vous, cela est sûr. Je n'ai pas toujours raison ou tort, mais j'en fais. C'est bien souvent orgueil, plus orgueil. Je ne suis pas suffisant de ne pas paraître le maître, ni qu'il soit l'ordre, ne fait ce que pour moi seul, que je n'ai fait pas ce qui me plaît. J'étais si généralement mon déplaisir pour ne pas laisser voir que je subis une autre loi que ma volonté, l'impossibilité m'offense. Je me sens humilié si me débatte sous la main. J'aime mieux l'accepter.

Le n'est pas votre disposition. Vous ne supprimez rien de ce qui se passe en vous. Tous ce qui est présent. Vos chagrin, vos déplaisirs, vos désappointements, les connivances, vos débats intérieurs dont la vie est tassée. Vous laissez tout éclater, tout voir. Je n'ai jamais rencontré personne qui conservât tant de dignité au milieu de tant d'abandon. Car vous avez la dignité la plus haute, la plus noble qui se puisse imaginer, et qui me l'altère jamais ou n'aime de vos impressions si librement, si vivement manifestes. C'est un

les traits les plus originaux de votre caractère, et l'un de ceux qui, pour moi, de longs bonsheurs dans notre relation, vous ont le plus suide à pari de toutes les personnes. L'abandon bête est naturel, mais il le fait un peu démodé. Vous, avec plus d'abandon, plus de transparence, comme vous dites, que personne, vous restez toujours à votre hauteur.

Vous me demandez si je ne vous trouve pas un peu d'humour. Oui, madame, quelquefois. J'ai été quelquefois tout de mes cheveux. Excepté de ma mère, je n'ai jamais supporté l'humour de personne. Jamais la votre, une apparaît, je vous aime déjà beaucoup, beaucoup. L'affection a toutefois la surprise. Je puis, j'ai bientôt reconnu la source de votre humour. Elle me viene en vous d'aucun enfant, d'autant d'agrement de caractère, ni de susceptibilité, ni de brusquerie, ni d'irrigence, ni d'attachement aux petits choses. Vous êtes naturellement bonté, très égale, charmante à vivre. Votre humour ne fait jamais que des chagrins, d'un grand, d'un profond chagrin. Il vous indigne, il vous révolte, il l'empêche de vous contenter. Il alors ce qui ne répond pas pleinement à votre chagrin, et qui n'est pas en harmonie, en parfaite harmonie avec l'état de votre ame, vous donne de l'humour. L'humour est pour vous l'une des formes de la douleur. Je vous aime trop, madame, pour que cette forme là ne s'efface pas devant la profonde sympathie que votre douleur m'inspire. Pour avoir en effet souffert. Mais laissez moi vous le dire, je suis plus fait à la douleur que vous, à la douleur morale.

comme à la dureté physique. Vous éprouvez sans vous faire  
le plaisir d'une vie qui soit constamment facile, agréable,  
brillante. Vous n'avez connu ni le malheur ni la difficulté ni  
la contrariété. Vous n'avez porté aucun fardeau. Mes émotions  
mêmes, malgré le caractère de votre naturel, avaient été  
superficielles, et bien loin d'atteindre toute votre ame. Un seul  
sentiment, le doux et vaste, étoit en vous très-puissant et profond.  
Quand vous avez été frappé, vous avez éprouvé cette immense  
surprise, cette douce intérieur qui accompagne les premiers chagrin,  
les chagrin de la jeunesse; et comme vous n'avez plus pu y  
échapper, la résistance de la jeunesse, la mobilité, la facilité  
à se détruire, l'impression de jouir de la vie encore incomme,  
vous êtes resté sous l'empire de cette impression de surprise et  
de révolte. La douleur vous a atteint tard, et trouvé jeune  
pour souffrir. Le vous avez souffrir avec l'impulsion, avec  
l'épreuve de la jeunesse. J'ai éprouvé, j'éprouve encore, en  
vous voyant souffrir, le sentiment d'un vieux soldat couvert  
de blessures, qui voit le fatiguer les langues, les souffrances  
d'un jeune homme qu'il aime et qu'il connaît....

Schuyler

Je voulus lever le bonhomme pour vous écrire bien à l'aide.  
J'ai été interrompu par ma femme, par ma mère, par ma  
de Meulon, par je ne sais quelles incidens insignifiants dans  
la maison. Voilà le facteur, et il faut qu'il reparte. J'en suis  
très-contrarié. J'ai besoin de vous sans vous. J'ai une  
infinie chose à vous dire. A demain. On plutôt à

Sais. Je me suis couché hier de bonne heure. Je tomberai de  
sommeil, je ne sais pourquoi. Achève. Achève. *G*

veux  
impre  
on de  
l'eger  
que  
l'autre  
peut  
l'iden  
qui n  
pas  
l'imp  
sous

le que  
pas de  
inten  
l'autre  
l'autre  
sous  
sous  
l'imp  
l'imp